

Études en noir

François Jobin, *Une vie de toutes pièces*, Montréal, VLB, 2000, 256 p., 22,95 \$.

Gaston Tremblay, *Le Nickel Strange*, Montréal, Trait d'union, 2000, 192 p., 19,95 \$

Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, 288 p., 24,95 \$.

Blandine Campion

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campion, B. (2001). Compte rendu de [Études en noir / François Jobin, *Une vie de toutes pièces*, Montréal, VLB, 2000, 256 p., 22,95 \$ / Gaston Tremblay, *Le Nickel Strange*, Montréal, Trait d'union, 2000, 192 p., 19,95 \$ / Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, 288 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 30–31.

François Jobin, *Une vie de toutes pièces*, Montréal, VLB, 2000, 256 p., 22,95 \$.

Gaston Tremblay, *Le Nickel Strange*, Montréal, Trait d'union, 2000, 192 p., 19,95 \$.

Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, 288 p., 24,95 \$.

Études en noir

Du rire au drame, la couleur qui n'en est pas une se décline sur tous les tons.

ROMAN
Blandine Campion

A PRÈS *MAX OU LE SENS DE LA VIE* PARU EN 1992 et *La seconde vie de Louis Thibert*, qui date de 1995, François Jobin nous propose un troisième roman, *Une vie de toutes pièces*, qui poursuit l'exploration de sa thématique de prédilection et dans lequel il nous présente un narrateur qui ne semble pas particulièrement doué pour la vie.

Noir, entre sourire et oubli

Prénommé Nicodème, celui-ci souffre de deux handicaps assez loufoques. Non seulement est-il sorti du ventre de sa mère en oubliant « le mode d'emploi de la vie », mais en plus n'a-t-il jamais cessé d'oublier depuis : « La vérité, la vérité vraie, c'est que des souvenirs, je n'en ai pas.

Je suis amnésique de naissance. » Heureusement, à défaut de mémoire, Nicodème ne manque pas d'imagination : puisqu'il n'a pas de souvenirs, il va s'en inventer ! Voici donc le lecteur désigné volontaire pour devenir à la fois le témoin des élucubrations de ce bavard impénitent et le confident ébahi du récit doublement fictif de sa vie. Nicodème prend toutefois à cœur le confort de son lecteur ou de sa lectrice, et s'arrange pour émailler son texte d'intermèdes musicaux ou publicitaires, afin de garder celui ou celle-ci « dans l'ambiance de la vie courante ».

La fantaisie débordante de Nicodème ne se résume toutefois pas à ces interactions quelque peu inhabituelles avec le lecteur. Quitte à se doter de souvenirs imaginaires, autant les créer hauts en couleur, et le protagoniste du récit ne s'en prive pas. Paradoxalement, la couleur qui domine le récit est bel et bien le noir, tant la mort semble prendre ici une place essentielle. En effet Nicodème se dote d'emblée de parents qui, eux non plus, ne sont pas très doués

pour la vie : le père exerce le très sérieux métier d'assassin et la mère, par un malencontreux trop-plein d'amour, finit par étouffer sous ses caresses ses trente et un enfants, ce qui fait de Nicodème « le premier enfant unique du monde qui ait eu trente et un frères et sœurs ». Cette singularité initiale se manifeste aussi largement dans les types d'activités auxquelles il se prête : il pratique la dissection des souris, des rats et des chats de gouttière, quitte à aider les sujets de ses expériences à trépasser plus vite, puis se fait embaucher dans une entreprise de pompes funèbres, afin d'y apprendre le

métier d'embaumeur... Sans dévoiler la suite des aventures de Nicodème, disons simplement que la mort continue d'y être associée et parfois de la manière la plus inattendue qui soit ! Mais ce n'est pas le seul Nicodème qui sorte de l'ordinaire dans ce roman. Tous les personnages secondaires ont, eux aussi, des particularités... criantes : Gustave, atteint de la maladie de la Tourette, Phil, les jumeaux siamois qui partagent le même sexe mais pas les mêmes préférences, le copain, anonyme tout au long du récit...

François Jobin, on l'aura compris, ne boude pas son plaisir dans ce récit truculent, et ce plaisir est contagieux. L'intrigue, construite à partir d'épisodes rocambolesques classés chronologiquement, donne lieu, de la part du narrateur, à des réflexions souvent cyniques mais toujours piquantes sur la société québécoise contemporaine. Les instituts psychiatriques, l'influence de la religion catholique et le milieu de l'art contemporain, entre autres, subissent les remarques caustiques de Nicodème, qui n'a rien d'un adepte du *politically correct*. De plus, l'auteur mêle les divers niveaux de langue, parsème son récit de jeux de mots, de références culturelles, voire de pastiches de textes connus et « néologise » à tour de bras. Tout cela fait incontestablement de lui un conteur de talent, et si le lecteur peut parfois avoir l'impression de se perdre dans tout ce « bordel mnémotique », il finit tout de même par se laisser entraîner avec un sourire dans ce récit en forme de « carrousel des images qui tourne, tourne, tourne comme une montre que l'on n'a pas besoin de remonter mais qu'on ne peut pas arrêter non plus ».

Noir sur fond de réalisme

Le noir est encore la couleur qui domine dans *Nickel Strange*, le premier roman de Gaston Tremblay, bien qu'elle s'inscrive dans un décor et un style très différents. De facture plus classique que celui de Jobin, tant dans l'esprit que dans la lettre, cette œuvre flirte avec un réalisme noir, voire un naturalisme évoquant le *Germinal* de Zola. Car le noir, c'est ici avant tout celui de la mine dans laquelle descendent avec une angoisse sans cesse renouvelée les mineurs du nord de l'Ontario. Venus de tous les horizons, durs à la tâche, Whissel le *shift boss* fort en gueule, Vladimir l'émigré polonais, son ami Waldemar, Rod le fils de bonne famille, Rim l'intellectuel, Dynamite Jack fasciné par les explosifs, forment une faune qui n'a cependant rien à envier à celle de l'hôtel qui



François Jobin



donne son nom au roman, le *Nickel Range*, transformé en *Nickel Strange* par l'ambiance si particulière qui y règne et la nature hétéroclite de ceux dont les destins s'y entremêlent. En effet, derrière l'apparente respectabilité que revendique encore le vénérable établissement et qu'incarne la présence du juge Brind'amour, se cache en fait un véritable bordel sur lequel règne la Grande Gaspé, dispensant ses bienfaits à qui les demande. C'est là, en plein centre-ville de Sudbury, qu'ont atterri à la descente du bus Rod et Rim, les nouveaux aspirants mineurs, espérant intégrer les rangs des ouvriers du Nickel clairsemés par plusieurs mois de grève. Tout ce petit monde bigarré tente de faire ou de garder sa place chèrement acquise, tout en combattant ses démons intérieurs, ou en poursuivant des fantômes du passé.

La minutie des descriptions, la précision avec laquelle l'auteur relate l'existence de cette communauté centrée sur le travail de la mine, la vraisemblance et l'authenticité qui se dégagent du récit doivent sans aucun doute beaucoup à la propre expérience de l'auteur, puisque celui-ci a lui-même pratiqué le métier de mineur. C'est d'ailleurs dans ce réalisme que se situe l'un des atouts majeurs du roman, et le lecteur se laisse emporter sans trop de difficultés dans cette évocation d'un monde dont la rudesse imprègne chaque ligne du récit. La lourdeur de la réalité décrite a toutefois tendance à déteindre quelque peu sur la langue de l'auteur, faiblesse à laquelle viennent d'ailleurs contribuer répétitions, coquilles et erreurs grammaticales qu'un travail d'édition plus minutieux aurait pu facilement supprimer.

C'est cependant dans la seconde trame narrative que se manifeste avec le plus d'acuité le talent de Gaston Tremblay. Son roman, en effet, alterne les chapitres qui relatent l'existence des locataires du *Nickel Strange* et ceux dans lesquels le lecteur découvre, par petits tableaux suggestifs, l'existence d'un jeune garçon appartenant à une famille francophone, enfant à la sensibilité exacerbée qui tente lui aussi tant bien que mal de faire sa place dans un monde dont il ne comprend pas toujours les règles.

Si le réalisme reste de mise dans cette seconde trame romanesque, et si la pesanteur du style fait place à une ambiguïté souvent agaçante à cause de l'anonymat du protagoniste, il n'en reste pas moins que Gaston Tremblay sait rendre particulièrement attachant son jeune personnage, grâce auquel le tableau de la vie d'une famille nombreuse ou de celle d'un collègue de jésuites prend toute sa dimension humaine et sa puissance d'évocation. Les deux trames narratives finiront d'ailleurs par se mêler pour donner lieu à une véritable « apocalypse » qui marquera l'effondrement de ce petit monde. Certains se perdront dans cette hécatombe finale, d'autres poursuivront leur chemin sur des voies auxquelles ils n'avaient jamais songé, tous sortiront marqués ou transformés par leur descente aux enfers personnelle.

Noir Afrique

Tout comme Gaston Tremblay, Gil Courtemanche, journaliste de métier, s'est servi de son expérience personnelle et professionnelle pour écrire son premier roman intitulé *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Parti au Rwanda en 1992 pour réaliser un documentaire sur le sida qui ravage l'Afrique, l'auteur s'est pris d'affection pour ce pays aux mille contrastes et pour ses habitants qui, tous, se sont retrouvés engagés dans un conflit civil qui devait se terminer par la tuerie que l'on connaît... ou croit connaître.

Car c'est justement pour pallier les insuffisances du discours journalistique, aussi bien que pour rendre un hommage vibrant aux milliers d'anonymes qui ont envahi nos écrans pour aussitôt sortir de nos esprits,

que Gil Courtemanche a choisi de faire appel à la fiction. Une fiction extrêmement documentée certes, nourrie de la connaissance approfondie du professionnel qu'il est, mais une fiction tout de même, dans laquelle l'auteur ne se contente pas de reconstituer des événements, de relater des faits, mais tente de rendre compte d'une réalité humaine, économique et politique profondément complexe, aux multiples facettes qui, on le comprend dès les premières pages, l'a à la fois profondément touché et écœuré.

En effet, Gil Courtemanche abreuve sa plume au vitriol. Et tous ces « petits dieux instantanés » que sont les Blancs, tous les haut gradés rwandais qui vivent d'une suprématie illusoire, tous ceux qui se transforment en véritables « vautours » sur le cadavre du Rwanda, en prennent pour leur grade. Gil Courtemanche a l'œil fin, la plume acerbée et le sens de la formule. Il dénonce, sans concessions, tout ce beau monde pourri, réuni autour de la piscine du « paradis artificiel » qu'est l'hôtel des Mille-collines, entouré de

milliers de petites maisons rouges, burlantes et joyeuses d'enfants, agonisantes de sidéens et de paludéens, des milliers de petites maisons qui ne savent rien de la piscine autour de laquelle on organise leur vie et surtout leur mort annoncée.

Ce roman touffu recrée sous nos yeux, à travers le microcosme de l'hôtel, toute une société gangrenée, qui se meurt de la malaria, du sida, de la haine... Sans parler de la corruption, du colonialisme qui cache son nom et de la misère. C'est en plein cœur de cet univers promis à un véritable « Holocauste barbare » que se trouve plongé Bernard Valcourt, un journaliste québécois venu à Kigali pour tenter de mettre en place la télévision locale. Valcourt, amer et désabusé, comme en retrait de la vie, joue les observateurs narquois. Autour de lui, Gentille, la jeune et belle serveuse de l'hôtel, Méthode, qui se meurt du sida, Emerita la taxiwoman, Elise l'infirmière, le père Louis qui distribue des condoms, Lando, Raphaël, Cyprien... tous ces êtres à qui le roman est dédié et de qui il raconte l'histoire, les rêves, les peurs, les espoirs, faisant d'eux des personnages plus vrais que nature.

Il faut lire ce roman, d'abord parce que c'est un excellent roman, dont la trame narrative et les personnages sont loin de tout manichéisme simplificateur, à l'écriture efficace et forte, qui n'a pas peur de rudoyer le lecteur par son réalisme, sa crudité parfois. Il faut le lire, ensuite, parce qu'il oblige le lecteur à ouvrir les yeux sur une réalité trop souvent évacuée : celle de la lente agonie du continent africain et de la part de responsabilité que nous avons tous, en tant que citoyens du monde occidental, vis-à-vis de ce désastre. Il faut le lire, enfin, parce que ce roman aborde des sujets universels : la guerre et la paix, la haine et l'amour, la maladie, la honte et la dignité... Oui, il faut lire ce roman, parce qu'il dérange, secoue, émeut tout à la fois en rendant hommage à des hommes et à des femmes habités du « dur désir de durer ».



Gil Courtemanche